

Catherine Damesin,



« C'est une longue silhouette affairée qui passe tôt le matin ou tard le soir, souvent en pantalon, souvent vêtue de gris, mais dont le sourire est toujours lumineux. »
Monique Scherrer,
Grain de Soleil

Photo: Frédéric Albert

Catherine Damesin est directrice de la Presse Bayard Jeunesse, soit vingt titres, sans compter les hors séries... Elle dit : « Être responsable, c'est être là où les gens ont besoin de vous ». Vaste programme !

Qu'est-ce qui est difficile à faire, quand on est chef ?

Surtout, ce qui prédomine, c'est la difficulté d'arriver à anticiper demain et après-demain, à comprendre les attentes d'un public en perpétuel changement, de *Popi* à *Phosphore*, sans oublier les mamans d'*Enfant Magazine*. C'est aussi faire travailler ensemble des métiers très différents, les unir dans un même projet. C'est sûr que c'est difficile d'arriver à tout faire. Heureusement, les gens sont très professionnels et fortement motivés ! J'essaie d'être à la hauteur des attentes de tout le monde. J'ai souvent peur de ne pas être assez disponible...

Ce sont surtout les difficultés qui rendent le métier passionnant ?

C'est un métier passionnant aussi et surtout parce qu'il s'occupe de faire grandir des enfants, à travers tous les journaux de Bayard Jeunesse.

Travailler pour les enfants à Bayard, c'est une manière pour moi de continuer mes engagements.

Lorsque je suis sortie d'HEC, en 1979, j'avais un peu plus de 20 ans, et je voulais entrer dans la vie active tout de suite. Je suis d'une génération où « l'idéal » compte beaucoup. Avec mes camarades de promotion, il n'était pas ques-

tion, à l'époque, de travailler pour le « grand capital » ! J'ai d'abord passé quatre années au ministère de la Culture, où j'ai appris à travailler. Mais l'administration, ce n'était pas vraiment mon genre, alors, je suis entrée à Médecins sans Frontières, pour m'occuper de la direction financière.

Je me suis beaucoup plu dans cette organisation. Jusqu'au moment où je me suis dit, vers la trentaine, que je devais changer de secteur, sinon, je serais cataloguée « humanitaire » et je ne pourrais jamais en sortir. Il fallait que je trouve un secteur qui me permette de continuer à donner du sens à mon travail, et dans lequel, comme à MSF, je retrouverais à la fois l'urgence dans le travail et celle liée à l'actualité, ainsi que le travail en équipe. Alors, j'ai pensé à la presse.

Comment êtes-vous entrée à Bayard ?

J'ai répondu à une petite annonce passée dans *Le Monde*, qui offrait un poste de commerciale pour *Phosphore*. C'était en 1987. J'ai rencontré (dans le désordre) Anne-Marie de Besombes, Bernard Vigier, Mijo Beccaria, Marcelle Boudon, Marie-Laurence Alexandre... Au bout du cinquième entretien, je me suis dit : « Il y a un problème... » Mais non. Je ne

au four et au moulin

savais pas encore que les embauches, à Bayard, se passaient de cette façon-là... J'ai commencé à *Phosphore*, puis à *Talents*, *Today in English*, *Okapi*, *I Love English*...

Puis vous êtes partie en Espagne...

En septembre 1995, on m'a proposé de prendre la direction de Bayard Revistas. J'y suis restée jusqu'en 1999. Le travail en Espagne a été une formidable leçon de modestie. Je ne connaissais rien du public, mal sa culture, à peine sa langue, que j'avais apprise au lycée. En France, on a toujours l'impression qu'on connaît le public. On a toujours sous la main un enfant ou un jeune qui sont nos références, et c'est souvent un piège.

J'ai beaucoup aimé travailler en Espagne. Travailler dans un pays étranger, (même si c'est épuisant, parce qu'il faut arriver à comprendre tout, y compris ce qui est le plus simple) ça encourage la curiosité.

Je trouve que le gros risque de notre société actuelle, c'est la perte de curiosité, non pas au sens malsain du terme (type Loft Story) mais au sens d'ouvrir grand les yeux et de se laisser surprendre.

En dehors du travail, quelle est votre passion ?

Pas la télé ! Je m'en passe très bien. Pourtant, je devrais la regarder... J'en ai une culture « journalistique », par les magazines que je lis. C'est d'ailleurs surprenant de voir débarquer en France le mot « télé-poubelle » comme une nouveauté, alors que la « television-basura » existe depuis des années en Espagne, et je pense que le mot existait encore avant en Italie. En France, on aurait dû s'y préparer !

Ma vraie passion, c'est la lecture. Je suis une dévoreuse de romans ! Surtout la littérature hispanique, c'est aussi pour cela que j'étais contente de partir en Espagne. J'adore Jorge Semprun, Julio Cortazar, Gabriel Garcia Marquez. Mon fils aîné a 13 ans, il commence à lire des livres adultes. J'ai redécouvert avec lui récemment *L'Amour au temps du choléra* (1). Quel plaisir ! ■

Propos recueillis
par Pascale Chénel

(1) *L'amour au temps du choléra*, de Gabriel Garcia Marquez, en poche aux éditions LGF.

“Ce qui me fait bondir, dans l'actualité, ce sont toutes les violences exercées contre les enfants ou les adolescents.”

Les préférences de Catherine

Livre : « Le Grand voyage », de Jorge Semprun

Arbre : le mélèze

Nouvelle : « Graffiti » dans « Nous l'aimons tant, Glenda et autres récits », de Julio Cortazar

Fleur : le tournesol

Film : « Les glaneurs et la glaneuse », d'Agnès Varda

Animal : le dauphin

Chanteuse : Barbara

Peintres : les primitifs italiens et les peintres fauves

Ville : Tolède

Paysage : un paysage de montagne

Couleur : le bleu

Sport : la randonnée en montagne (à pied ou à ski)

Moyen de transport : le vélo

Dicton : « Demain est un autre jour. »